

Croissance de la vie et croissance du Royaume de Dieu

ANNE-MARIE PELLETIER

À travers le travail conduit depuis trois ans dans le cadre de nos rencontres, c'est bien la contribution des femmes à notre monde contemporain qui a été le souci de nos enquêtes sur la singularité de l'expérience féminine en matière anthropologique aussi bien que spirituelle. Le thème de la fécondité retenu cette année devrait nous donner l'occasion de progresser encore sur ce chemin. Le mot comporte d'emblée une connotation féminine, renvoyant en particulier au rapport que les femmes entretiennent avec la vie, à travers leur corps accueillant et donnant croissance à la chair d'un autre dans la maternité. Dans le même temps, cette réalité suscite une

Fruits

«Fruits» est le titre du troisième séminaire international conçu pour élaborer «une théologie intrinsèquement féminine», qui s'est tenu du 27 au 29 avril à Rome, au siège de l'université pontificale urbaine grâce à l'encouragement de Lucinda M. Vardey. Répondant à l'invitation plusieurs fois renouvelée du Pape François d'élaborer «une profonde théologie des femmes», l'initiative a été divisée en trois congrès, qui se sont tous tenus à l'occasion du 29 avril, fête de sainte Catherine. Après «Larmes» (2016) et «Cœur» (2017), la rencontre de cette année a vu les interventions de Caterina Ciriello, Anne-Marie Pelletier, Chris Valka, Judette Gallares, Giulia Galeotti, Lucinda M. Vardey, Philomena Njeri Mwaura, Yvonne Dohna, Elena Manganeli, Emily VanBerkm, John Dalla Costa, Catherine Aubin et Mary Madeline Todd. Nous publions d'amples extraits de l'une des interventions du premier jour.

prolifération de fantasmes qui s'étend sur les millénaires et jusqu'au temps présent.

Les réalités de la gestation, ce processus jusqu'à une date récente mystérieux, qui se déploie dans l'intimité du corps féminin semble bien attirer et fasciner de façon immémoriale le regard masculin. A preuve les statues de femmes gravides, ces Vénus aux formes outrées qui se voient multipliées aussi bien au paléolithique qu'au néolithique, témoignage d'une fixation de l'imaginaire sur la sexualité féminine, que relate avec provocation, à l'époque moderne, le célèbre tableau de Courbet, qui a pour titre *L'origine du monde*, entièrement occupé par la représentation d'un sexe de femme. En cela s'atteste un intérêt transculturel, fait de fascination et de peurs archaïques devant le mystère de la vie en sa source, qui semble être un secret de femmes, qui tient les hommes à distance. Les relations entre érotique et sacralité ont certainement rapport à

ce fait. Mais on devine aussi ce que peut être la méfiance de la tradition biblique à l'égard de cet imaginaire qui porte si facilement le sceau du paganisme qui entoure Israël. Mon propos sera précisément d'apprécier la manière dont la Bible traite de l'engendrement maternel et, plus largement, de la fécondité. Ayant éprouvé la manière dont elle s'affranchit ici des sortilèges envoûtants du sacré, on verra qu'elle restitue à la fécondité une dimension d'innocence ignorée du paganisme. On verra, en particulier, qu'elle donne à reconnaître un certain tempo de l'agir fécond au féminin qui, de façon étonnante, se retrouve à caractériser le discours biblique sur Dieu et sur son mode de présence et d'intervention dans l'histoire. On devrait ainsi pouvoir mesurer l'importance et le prix de cette expérience féminine de la fécondité dans un monde entraîné aujourd'hui dans les embarras d'une accélération généralisée.

Commençons par un constat : l'acte évocatoire à l'échelle des deux Testaments d'une fécondité génésique, reliée à un vitalisme naturaliste, s'inscrit, de biais et de façon hautement polémique, dans la mention de l'Artemis d'Éphèse au chapitre 19 du livre des *Actes des apôtres*. On se souvient que celle-ci est représentée sous la forme d'une déesse dont la poitrine prolifère en lourdes grappes de seins. Peut-être inspirée des déesses-mères de l'Anatolie, cette représentation étrange, typique d'un imaginaire païen fasciné et débridé, émerge de l'émeute que suscite, dans le milieu des orfèvres et des commerçants gravitant autour au temple d'Éphèse, la prédication de Paul qui menace leur commerce. Ainsi cette figuration d'une fécondité identifiée à une exubérance sexuelle se retrouve-t-elle, implicitement, en position de repoussoir à l'intérieur du corpus biblique. Un clair partage s'exprime ici entre Israël et les paganismes ambiants.

Non pas cependant que le monde biblique fasse écart avec les cultures humaines identifiant si constamment les femmes à leur fonction de génitrices et de mères. Nous sommes bien là dans un univers patriarcal qui assigne les femmes avant tout à la procréation et où la stérilité constitue un déshonneur, qui voue à l'opprobre. Ainsi le statut des femmes, ici comme ailleurs, associe l'exercice de la maternité, apanage féminin, et une identité ontologique inférieure, qui se traduit par une condition subalterne. C'est d'ail-

leurs bien le schéma qui est reconstruit jusque dans les mots de la 1^{re} lettre à Timothée, texte passablement misogynne, qui impute la faute originelle à la femme avant de conclure que «c'est à travers la maternité qu'elle sera sauvée» (1 Tm 2, 15).

Cela étant, la Bible reste fondamentalement sobre à propos de la génération et de l'enfantement. La réalité est-elle trop banale aux yeux des auteurs bibliques pour recevoir des développements particuliers? Il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas plus. Force est de constater, en effet, qu'elle est évoquée avec la même étonnante neutralité qui caractérise la mention de la mort. Au «il se coucha parmi ses pères» pour dire la fin d'une vie, semblent faire écho les mentions laconiques des unions dont s'engendrent les générations d'Israël : tel homme «connut» telle femme, qui enfanta. Comme si l'expression observait une même ascèse pour évoquer le terme et le commencement de la vie, ces deux moments si propices aux débordements de l'imaginaire. En tout cas, la sobriété du texte relativement à la première conception reçue par l'humanité en Gn 1, 28 («Soyez féconds, multipliez...») a pour effet de favoriser le déploiement d'une dimension d'intériorité, sur laquelle je voudrais m'arrêter.

Cette note d'intériorité caractérise justement l'une des rares paroles bibliques sur la gestation et l'enfantement. Il n'est pas indifférent qu'elle soit mise dans la bouche d'une femme. Je fais allusion aux mots de la mère des sept frères, au second livre des Macchabées. Exhortant ses fils à ne pas se renier en transgressant la loi, elle invoque la puissance de Dieu capable de leur rendre la vie par-delà la mort, en évoquant la manière dont ils ont pris corps dans sa chair : «Je ne sais comment vous avez apparu dans mes entrailles, ce n'est pas moi qui vous ai gratifiés de l'esprit et de la vie, ce n'est pas moi qui ai organisé les éléments qui composent chacun de vous» (2 M 7, 22). Ainsi le mystère de la vie transmise et reçue n'est-il plus ici parlé par le fantasme masculin, mais point discrètement, comme une énigme qui se dérobe à la femme elle-même et que celle-ci peut nommer en renvoyant au secret de la vie de Dieu.

Telle est aussi la dimension que prend la maternité à travers le récit patriarcal qui évoque les mariages stériles recevant de Dieu la capacité d'enfanter, et donnant ainsi consistance et avenir à la promesse. L'expérience du «rien n'est impossible à Dieu» qui se joue en ces enfantements miraculeux de l'histoire d'Israël entre singulièrement en résonance avec l'expérience de la maternité explorée si puissamment par Carla Canullo dans son livre *Entre mère*. Expérience de «la vie surprise» qui se renouvelle dans la saisie-



Pontorno, «La Visitation» (1528-1530 env.)

ment absolu que produit la survenue de l'autre porté dans l'intimité de la chair. Présence inédite, inconnue, donnée et confiée avec sa charge d'excès, venant d'une altérité qui bouscule la chair et la vie qui l'accueillent.

Une autre indication est fournie au psaume 139. Parole d'homme cette fois, qui évoque sa propre vie comme un mystère caché en Dieu, dès avant sa naissance : «C'est toi qui m'as formé les reins, qui m'as tissé au ventre de ma mère... mes os n'étaient point cachés de toi, quand je fus façonné dans le secret, brodé au profond de la terre. Mon embryon tes yeux le voyaient» (Ps 139, 13-16). Même allusion à un tissage de vie, dans la bouche de Job s'adressant à Dieu comme celui qui l'a «tissé en os et en nerfs» (Jb 10, 11). Le mot doit être retenu car il comporte une précieuse suggestion. Tisser, en effet, est activité silencieuse, geste industriel, fidèlement et efficacement répété, qui opère dans la durée du temps. Et qui manifeste la fécondité de la patience du temps, quand surgit dans son achèvement le dessin d'un tissu ou la solidité d'une toile. Ainsi de l'humain issu du travail caché, invisible mais activement fécond, qui s'opère dans le sein maternel.

Le récit de la Visitation en Luc s'inscrit singulièrement dans le registre de cette vie en croissance cachée dont s'engendre l'histoire des générations et du monde tout entier. Le tableau de Pontorno qui accompagne notre colloque s'en fait le témoin. Deux femmes se rencontrent, porteuses l'une et l'autre, chacune à sa manière, de la «vie surprise» dont Dieu a l'initiative dans leur chair. Il y a beaucoup de silence dans cette

scène intense de reconnaissance qui a une aisance et une grâce de prière. Deux visages de femmes figurent à l'arrière-plan, l'une jeune, l'autre âgée, comme si à elles deux, elles couvraient tout le spectre de la vie au féminin. Le secret qui s'échange entre Marie et Elisabeth ne serait-il pas d'abord un secret de femmes, auquel accède cependant le petit enfant en tissu d'existence, que Dieu a donné à la vieillesse de Zacharie et d'Elisabeth, et qui tressaille dans le sein de sa mère en présence de Marie? L'allégresse de ce tressaillement, que seule la chair maternelle enregistre, est une résonance silencieuse et décisive à l'œuvre divine qui est en train de prendre corps en celui de Marie. Et tout cela se produit au rythme conjoint de la vie de deux femmes et du calendrier de l'histoire divine qui s'écrit en ces jours : durant le sixième mois d'Elisabeth, précise le texte, Marie reçoit la visite de l'ange de Dieu, ayant accompagné les trois derniers mois de sa parente, elle parvient elle-même aux jours de l'enfantement de Jésus. Nulle urgence, fût-elle celle de hâter l'heure du salut, ne peut bousculer les délais de la maternité.

«Il faut neuf mois pour faire un homme, et un seul jour pour le tuer». On serait bien enclin à reconnaître dans cette phrase de *La condition humaine* de Malraux la suggestion de deux temporalités. L'une est celle de l'événement dans le présent immédiat, où la décision est posée dans l'instant et où l'acte s'inscrit dans un monde d'action sans délai. Temporalité qui est en affinité avec la masculinité, et qui comporte la redoutable efficacité, à en croire Malraux, de pouvoir trancher le fil d'une vie, dans l'instant d'un geste meurtrier. En contraste, une temporalité féminine construit dans la patience du temps, édifie la vie et l'histoire au rythme lent d'une croissance intérieure. Elle est exemplairement celle de l'attente qui caractérise le tissage de la gestation.

Mais elle est bien loin d'être seulement l'expérience d'un temps qui cesserait avec la naissance. Car c'est alors, souligne Claudia Canullo, que l'attente se révèle comme modalité de la vie tout entière, et non simplement de l'un de ses moments. Il s'agit désormais, patiemment, de laisser exister l'autre dans le temps, où il devient lui-même jour après jour, en s'affirmant dans sa différence. En réalité, ce tempo lent de la patience et de l'attente qualifie la vie et imprègne les gestes des femmes. Il se trouve comme engrammé dans l'être-femme, par-delà même l'expérience charnelle de la maternité. D'instinct, les femmes savent que la vie a pour condition le consentement à l'attente, que la fécondité veut la patience qui permet la maturation, la confiance qui fait crédit par-delà les limites de l'instant présent. On se souviendra ainsi comment, dans l'histoire des débuts de l'Europe chrétienne – tandis que des souverains baptisaient à la hâte des armées et des populations entières – ce sont des femmes qui rappellèrent la nécessité de consentir aux délais d'une véritable évangélisation. De même, les femmes savent-elles durer

dans une persévérance, qui ne lâche rien, même quand l'irréparable a été commis. Cela nous fut rappelé ici même, l'année dernière, avec l'évocation des résistances féminines en Amérique latine. Il y a bien une manière féminine de composer avec le temps, de s'en faire un allié pour réparer, consoler, reconstruire, opposer la fidélité de la mémoire – mémoire, combattante s'il le faut – au déshonneur ou à la perte.

On le voit, la foi et la vie spirituelle sont intrinsèquement concernées par un tempo singulier qui engage la patience du temps, l'endurance de l'espérance et le consentement à une histoire profonde qui ne coïncide pas avec le rythme du temps immédiat, celui de la visibilité mondaine des événements. Or, on doit convenir que l'écart se creuse aujourd'hui de façon inédite entre ces deux temporalités. Le sociologue Hartmut Rosa fait, en effet, de l'accélération une caractéristique majeure de la modernité tardive où nous vivons. Bien plus décisive, affirme-t-il, que l'expansion sans frein des processus de rationalisation et d'individualisation. Dans un livre célèbre, *Accélération. Une critique sociale du temps*, il inventorie les modalités de cette accélération, qui remodele les relations sociales, imprègne la vie économique et culturelle, modifie en profondeur le rapport subjectif à soi-même dans les sociétés contemporaines. Ainsi vivons-nous de plus en

plus dans un monde d'identités instables, dans un temps dominé par la préemption, l'instauration d'une inter-communication instantanée, où l'homme est déraciné et entraîné à l'aveugle dans un futur fantasmé. Cette logique a incontestablement une connotation plus masculine que féminine. Ce qui signifie aussi que l'expérience des femmes pourrait et devrait être plus que jamais antidote à un monde de visibilité sans ombre, de fuite dans une accélération généralisée, se rendant de plus en plus étranger au rythme profond de la vie spirituelle. Hartmut Rosa se déclare pessimiste dans sa recherche de pratiques de décelération, qui puissent nous sauver des embarras suicidaires de la culture contemporaine. Peut-être serait-il moins désenchanté s'il se souvenait que la partie féminine de notre humanité garde, pour elle et pour tous, ce secret vital d'un temps autre que celui qu'instrumentalisent nos techniques.

«Il faut neuf mois pour faire un homme» : cela reste vrai aujourd'hui. Cette banalité anthropologique – qui résiste à l'heure de contestables manipulations de la procréation ou de la pratique des mères-porteuses – reste un repart protecteur de notre humanité. Cette expérience propre à la vie des femmes est directement engagée dans la lutte contre les tentations déshumanisantes qui travaillent nos sociétés.



Domenico Ghirlandajo, «Zacharie devenu muet, écrit le nom de son fils» (1485-1490, chapelle Tornabuoni, Florence)